

De courtes vacances

Par Pierre Laporte

Le voyage vers la Terre commença par le bruit mat du crochet d'arrimage libérant la cabine de la station, rapidement suivi de l'allumage de la propulsion magnétique. Anne sentit presque immédiatement les sangles de son harnais faire pression sur ses épaules. La propulsion de la cabine était maintenue à un « g » de façon à ce que les passagers soient soumis à des pressions raisonnables. Cela évitait les blessures et permettait une certaine liberté de mouvement, bien que limitée au harnais du fauteuil pendant la première moitié de la descente.

Pour occuper les passagers pour la première demi-heure de cette descente de trente-six-mille kilomètres, il était possible de profiter de plusieurs programmes sur des écrans en face de chaque fauteuil. Anne se brancha sur la vue extérieure. A cette distance, la terre était une boule et, à cette heure, une boule noire tachée de jaune orangé avec un croissant bleu. La caméra d'où provenaient les images était directement située dans l'axe du câble reliant la station Clarke à la ville à la base de l'ascenseur, Rajo, en Somalie. Anne voyait donc très bien, au centre de l'écran, le rond orange de sa destination, le câble faisant comme un viseur.

Anne n'était jamais allée sur Terre mais Henri lui avait parlé de Rajo. Il avait expliqué que la ville s'était construite après que l'ascenseur soit installé dans les plaines somaliennes. Elle en est même la conséquence. Une installation pareille avait attiré du monde pour travailler et ces gens avaient besoin de se loger, de se nourrir, d'écoles pour leurs enfants... Petit à petit était apparue une ville qui deviendrait, au bout de quelques décennies, la plus grande métropole du monde.

Anne ne connaissait pas la ville mais avait souvent écrit son nom. Elle travaillait pour Faraday Incorporated, l'entreprise qui administrait l'ascenseur orbital. Elle s'occupait de remplir les bordereaux de livraison pour les entrepôts terrestres du fer martien de la raffinerie qui l'employait. Le fer et d'autres minerais étaient extraits par Faraday, sur Mars ou dans la ceinture d'astéroïdes, rafinés par Faraday sur Mars, acheminés par Faraday sur Terre et vendus là-bas.

Faraday contrôlait presque tout ce qui se passait hors de la Terre, l'industrie mais aussi l'alimentaire, l'administration, les forces de l'ordre, l'habitat... C'étaient eux qui avaient construit l'ascenseur et avaient négocié son usage exclusif pendant dix ans pour en amortir le coût. En conséquence l'entreprise avait écrasé toute la concurrence de l'époque et était devenue un monopole. Son siège social martien lui assurait d'être hors de portée des lois censées empêcher ce genre de chose. Anne était donc une parmi les centaines de milliers d'habitants de Mars à travailler pour Faraday.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis le départ de la station et Rajo s'était agrandie sur l'écran. Henri avait expliqué à Anne que toute l'économie de la ville tournait autour de l'ascenseur et des tonnes de matériaux qui y transitaient chaque jour. C'était devenu le principal point d'approvisionnement pour toutes sortes de matières premières utilisées dans le monde. Leur abondance hors de la Terre et le faible coût de la main-d'œuvre assuraient qu'ils étaient peu onéreux. Les salariés extraterrestres de Faraday vivaient dans des conditions difficiles mais les terriens s'en moquaient tant leurs besoins matériel étaient comblés. Rajo absorbait l'abondance de leur labeur et la redistribuait de par le monde avec une efficacité redoutable. Paradoxalement, la Somalie était restée un état pauvre, alors même qu'elle avait accepté la construction de l'ascenseur pour lui assurer une rente. La plus grande ville de son territoire, le plus puissant acteur industriel de la planète, ne lui rapportait pas un sou. Faraday, appuyé par les nations les plus puissantes de la planète, avait œuvré pour que la ville obtienne un statut extra-national pour qu'elle ne soit soumise à aucune taxe.

Anne coupa l'écran pour quelques minutes. Elle respira à fond, les sangles appuyant toujours durement sur ses épaules. Elle tapa sur son poignet, là où se trouvait la commande d'activation de son comlink. L'ordinateur miniature, et l'affichage entoptique qui allait avec, avaient été implantés par un ami de Henri, mais dont Anne n'avait jamais retenu le nom, peu de temps avant son départ. Elle l'utilisa pour regarder quelques photos des gens restés sur Mars. D'abord Henri, l'homme qu'elle aimait et qui lui avait permis de se rendre sur la planète bleue. Puis Joshua, son fils de quinze ans, laissé avec Henri. Ce n'était pas son père, ce dernier étant mort lors de l'effondrement d'une mine. Joshua ne savait pas pourquoi sa mère était partie, il le saurait bien assez vite se dit-elle. Anne se plongea dans les fichiers que lui avait laissés Henri. Des instructions concernant l'objectif du voyage. Anne ne voulait surtout rien oublier.

Quand elle avait raconté à Clémence, une amie d'enfance, où elle allait, cette dernière était verte de jalousie. Rajo était un centre culturel majeur. Les cent-cinquante millions d'habitants y vivaient dans un environnement où l'art pictural envahissait les rues. Des sculptures vivantes, de la musique interactive, des fictions immersives attendaient les visiteurs à chaque carrefour du centre-ville. Pourvu que ces derniers aient leurs comlinks activés et les différentes interfaces nécessaires installées. Ces spectacles réjouissants permettaient aussi aux autorités municipales de garder un œil sur les allées et venues de chaque citoyen ainsi que sur leurs activités. Cela devait permettre d'améliorer la sécurité de tous.

Anne fut sortie de sa rêverie par un appel sur l'écran face à elle. Le visage mince d'une hôtesse apparut. Elle portait l'écusson de Faraday, deux éclairs croisés, sur un chapeau fait pour rappeler les calots de l'armée de l'air américaine du vingtième siècle. L'hôtesse expliqua, sourire aux lèvres, que les douanes avaient rejeté son visa touristique au motif que son employeur avait besoin qu'elle reprenne le travail dès le lendemain. Son remplaçant à la raffinerie avait été retrouvé mort chez lui. On lui expliqua qu'il fallait qu'elle reparte dans la cabine suivante, une heure après son arrivée. Anne resta aimable et remercia l'hôtesse. Elle s'attendait à quelque chose comme ça.

Un tintement retentit et une voix désincarnée se fit entendre. Elle annonçait l'approche de la moitié du trajet et de l'inversion de l'accélération. La voix annonça que lorsque les lumières s'allumerait, les voyageur seraient libre de se détacher et de se rendre au niveau supérieur ou des rafraîchissements leur seraient proposés. On leur demanda enfin de mettre leur siège en position couchette de façon à mieux supporter l'amorçage de la décélération. Anne s'exécuta. Quelques minutes plus tard, le bruit des moteurs changea. Elle eut alors l'impression de tomber de tout son poids sur la couchette, les sangles se relâchant sur elle. La lumière s'alluma quelques secondes après.

D'un regard, Anne balaya la pièce de la cabine. Ce niveau était constitué de rangées circulaires de sièges, réparties autour de la colonne centrale de la cabine. Elle s'étira et tenta de se lever. Elle retomba tout de suite sur son siège. Elle était habituée depuis l'enfance à une gravité bien inférieure à celle de la Terre et se trouvait maintenant à peu près à celle-ci. Elle inspira deux fois, pensant à ses mois d'exercices en vue de cette épreuve et se leva. Elle s'étira une petite minute et fut la dernière à se diriger vers la colonne centrale. Elle avisa une petite porte sur le côté de celle, plus grande, de l'escalator que tout le monde avait pris vers le niveau supérieur. Elle ouvrit la porte grâce au passe

que Henri lui avait donné, révélant un panneau de maintenance de la cabine. Elle glissa un cube de données dans un espace qu'utilisent les mécaniciens pour communiquer avec l'ordinateur de bord et referma la porte. Personne ne verrait rien, l'ascenseur étant entièrement automatique.

Quand elle atteint le niveau supérieur, elle vit que, le long de la paroi extérieure, se trouvait un long comptoir où les passagers pouvaient commander, via des écrans tactiles ou leur comlink, des boissons, des en-cas ou des titres de transport pour le réseau de Rajo. Un écran géant au dessus du comptoir projetait des images de la ville. La vue était impressionnante, d'immenses tours bordant de larges avenues, prévenant le sentiment d'écrasement que ces colosses de verre et d'acier pouvaient provoquer. Les tours de Rajo dépassaient le kilomètre de haut et occupaient les deux tiers de la ville. Cet urbanisme vertical permettait à cette ville au peuplement sidérant de ne pas occuper plus de cinquante-mille kilomètres carrés. Un énorme réacteur à fusion tokamak de neuf-cents terawatt, construit sous l'ascenseur, assurait l'autonomie énergétique de cette ville disproportionnée.

Ce temps hors de la couchette ne pouvait durer qu'un quart d'heure. Au delà, la force de gravitation de la Terre, conjuguée à la décélération, rendrait impossible la station debout pour les gens non entraînés. Anne se dépêcha donc de boire le gin tonic qu'elle s'était offert. Le prix était prohibitif mais ses vacances seraient courtes, elle se dit qu'elle pouvait bien s'offrir un petit plaisir.

Au bout du quart d'heure, Anne regagna péniblement sa couchette. La proximité de la planète bleue commençait à se faire sentir. Une fois installée, elle ralluma l'écran. Ils n'étaient plus qu'à un millier de kilomètres de la surface et le rond orange de Rajo avait gagné en taille. Henri lui avait expliqué que, si la ville ressemblait à un disque vue du ciel, c'était parce qu'elle se construisait en fonction de ses réseaux de transport en commun. Depuis le centre de la ville, là où se trouvait la base de l'ascenseur, huit branches partaient en étoile, coupées à intervalles réguliers par des cercles concentriques. Sur chacune de ces lignes le réseau avait quatre niveaux, un sous terre et trois aériens, de tubes sous vide dans lesquelles fusaient des trains de grande capacités. Le réseau était sans-cesse au bord de la saturation mais un ordinateur central, en charge de coordonner ce ballet permanent, parvenait à le maintenir dans cet état. Quatre gares et deux aéroports, situés en bout de ligne permettaient de quitter la ville. Une ligne souterraine supplémentaire, plus profonde et plus large, acheminait les matériaux provenant de l'ascenseur jusqu'à un port à quelques kilomètres de Rajo.

Anne ferma les yeux et s'imagina dans cette ville magique, qui ne dormait jamais. Elle s'imagina dans les derniers vêtements à la mode, marchant d'œuvre d'art en œuvre d'art, la danse incessante des trains lui passant au-dessus de la tête. Les immeubles, véritables Atlas, semblants soutenir le ciel bleu de la Terre qui l'avait tant fait rêver, la couvrant et la protégeant. Elle s'imaginait danser au son d'une musique qui changeait à ses mouvements quand l'alarme retentit.

Le virus qu'elle avait introduit dans le système avait fait effet et on pouvait entendre le moteur s'éteindre. Sans la décélération, tous les passagers se trouvèrent en état d'apesanteur et commencèrent à paniquer. Anne garda les yeux fermés et s'imagina au sol, regardant tomber du ciel un engin de plusieurs centaines de tonnes, rougeoyant à cause de son entrée dans l'atmosphère. Anne avait fait ce qu'elle devait faire. La cabine tomberait au sol, l'onde de choc balaierait un grand bout du centre ville, le câble de l'ascenseur serait coupé et commencerait à dériver, le tokamak serait détruit, coupant l'alimentation en électricité de la ville. Henri et ses amis du syndicat estimaient que le coup serait trop rude et que Faraday s'écroulerait à la suite de ce désastre. A cette pensée, Anne sourit.